

RYAN CHAPMAN



DANS  
LA PRISON  
EN  
FLAMMÉS

« Une bombe littéraire »

*Washington Post*

autrement

Dans la prison de Westbrook, quelque part dans l'État de New York, une émeute éclate : c'est une mutinerie. Un détenu fort en gueule s'est barricadé dans la salle informatique où il travaille à la revue littéraire qu'il a fondée derrière les barreaux. Déterminé à ne pas rôtir sans rien dire, il se lance sur Internet dans une dernière diatribe, virulente invective adressée au monde entier. Comment cet émigré sri-lankais devenu portier sur Park Avenue a-t-il échoué en taule ? Est-ce lui qui a déclenché l'incendie ? Dans la prison en flammes, les livres engloutis au cours de sa vie finiront-ils par lui servir à quelque chose ? Et tandis que le danger se rapproche, Twitter s'enflamme pour ce huis clos en *live*.

Ce premier roman acide est un petit bijou d'humour (noir).

« Un roman sur la prison  
qui réussit à nous faire rire. »

*New York Times*

« Une entrée remarquable en littérature. »

Jonathan Lethem,  
auteur de *Forteresse de solitude*

**Ryan Chapman** est né en 1978 aux États-Unis. Il a été journaliste et éditeur dans la maison d'édition Farrar, Strauss & Giroud. *Dans la prison en flammes* est son premier roman, publié dans plusieurs pays et acclamé par la critique.

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Nathalie Bru

autrement

CNL  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE

Couverture : Adaptation de Raphaëlle Faguer, d'après une illustration  
et une création graphique originales d'Oliver Munday

Dans la prison en flammes



Ryan CHAPMAN

# Dans la prison en flammes

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Nathalie Bru*

Éditions Autrement **Littérature**

Publié en langue originale chez Simon & Schuster  
sous le titre : *Riots I Have Known*.

© Ryan Chapman, 2019.

© Autrement, un département de Flammarion, 2020,  
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7467-5605-2

« Pourquoi ne suis-je pas moi-même ? »

Jude Law, dans *J'adore Huckabees*





Lopez, juste avant qu'ils le poignardent dans la cour – peut-être l'hiver dernier, ou peut-être le précédent – vous savez ce qu'il a dit ? Il a dit : « Le temps se rit de nous tous. » Prononcer ces mots-là à la fin – car il savait que c'était la fin, bien sûr qu'il le savait, et bien sûr que nous aussi, sans doute – non mais quelle présence d'esprit ! Faisant fi de l'usage vieillot de la phrase, Lopez a imprimé au moment une vraie solennité. Et nous l'avons tous ressentie, nous les badauds rassemblés dans la cour. L'ombre d'un nuage pressé, je l'avoue, m'a valu de manquer ce petit assassinat du vendredi. Il a fait sombre, puis clair, et Lopez gisait là, sur le banc de musculation grinçant. Tout le monde évitait ce banc, ses couinements aigus oblitérant la virilité qu'un équipement plus solide était censé promouvoir. Lopez : la bravoure incarnée ! De tels moments ne s'oublient pas, chers lecteurs. Je me souviens d'une scène surjouée

que j'ai vue des mois plus tard dans un téléfilm inoffensif diffusé sur *Lifetime* – l'une des rares chaînes qu'on nous autorise. L'acteur, qui se prenait visiblement pour Marlon Brando, y chuchotait à son ex-femme en larmes : « Le temps se rit de nous tous. » Secouant la tête, j'ai lancé à personne en particulier mais d'une voix dont la puissance m'a surpris : « Tu ne sais pas de quoi tu parles ! » Lopez – poignardé dans la cour l'hiver dernier et non le précédent, j'en suis presque certain –, vous le connaissez. Vous vous souvenez sans doute de « Mes chaînes pleureront ce soir », son exécration nouvelle parue dans le Volume I, numéro 2. Je vais en faire un bref résumé aux lecteurs coincés hors de l'espace abonnés : sous les verrous pour incendie criminel, « Rodrigo » inonde le ciment de la cour Sud d'émouvants portraits à la craie de sa fille qu'il n'a jamais vue. Il imagine ses traits : le nez de sa mère, ses grosses joues à lui, de grands yeux de biche. Dans la nouvelle, Lopez a consacré des paragraphes douloureusement interminables à ces dessins qu'aucun codétenu ne foulait. (Crédibilité : faible.) Passons. Le sujet des portraits grandit : la petite devient jeune adulte. C'est en tout cas ce que croit Rodrigo. Jusqu'au jour de sa libération, où notre joyeux drille reçoit à point nommé une missive de son ex-femme : elle s'est débarrassée du fœtus une semaine après son incarcération. (N.B. : Ayant adoré ce

rebondissement à l'humour digne d'une nouvelle de O. Henry, le directeur de la prison exigea la publication du texte. Les protestations de votre humble rédacteur en chef tombèrent dans l'oreille d'un sourd.)

Alors que l'émeute gagne en intensité dans le Bloc A et que l'ActionCopter des Action News de la chaîne WXHY vrombit en cercles incessants au-dessus de nos têtes, caméra à l'affût du moindre signe d'agitation, j'y repense et je félicite Lopez d'avoir redonné du sens à une phrase aussi éculée. « Le temps se rit de nous tous. » Il a instillé dans l'acte de mort une pointe de sublime, sublime autrement absent de sa prose sirupeuse. Serait-il le Harry Crosby de Westbrook ? Les lecteurs prompts à faire usage de Wikipedia apprendront que Crosby, enfant de Boston à l'âme flâneuse, poète raté mais mécène réussi, qui fut un éditeur de Joyce, d'Eliot et d'autres types, s'en fut spectaculairement en compagnie de sa maîtresse lors d'un meurtre-suicide ritualisé. Lopez était beaucoup moins dandy et beaucoup plus belliqueux, je vous l'accorde. Il n'empêche : le vieil imprésario vit peut-être toujours dans la peau de notre collègue défunt. Nous envions ceux qui tirent leur révérence comme ils l'entendent, nous espérons la même chose pour nous-mêmes, et notre arrogance nous pousse à croire en secret que cette fin-là sera la nôtre. J'ai vu de nombreux hommes, au moins quatre, s'en

prendre verbalement à leurs agresseurs extérieurs – qu'ils soient de chair et de sang, chthoniens ou cancéreux. Une réaction normale et naturelle qui ne surprendra personne. Et moi, comment vais-je partir ? Je m'interroge. Sacré vieux veinard de Lopez qui a pris à bras-le-corps son trépas juste là, dans la cour, poignardé l'hiver dernier, ou peut-être le précédent. C'était l'hiver, en tout cas, où l'on nous a distribué les vestes neuves. Il s'est effondré près des portes, je me rappelle, à hauteur du petit amas pointilliste de cendres noires sur le mur, là où tout le monde écrasait sa cigarette. La façon dont je quitterai pour ma part ce bas monde appartient à celui qui viendra à bout le premier de la fragile barricade que j'ai dressée à l'entrée de la médiathèque Will et Edith Rosenberg pour l'excellence journalistique dans les arts pénitentiaires : deux casiers renversés, un bureau de professeur tout ce qu'il y a de plus ordinaire, une collection presque complète d'*Encyclopédie Britannica* (édition de 2006), le tout assorti d'un empilement précaire de fauteuils de bureau Aeron. Si la chance est avec moi, le directeur Gertjens franchira le premier la traverse. Ma présente situation le touche probablement, et j'ose espérer qu'il reconnaît aussi en quoi il en est complice. Je le vois déjà m'aider à enjamber d'un bond le système de climatisation, pour renverser le double vitrage en verre trempé et me ruer dans les bras de mes

fans, *followers* et autres futurs amants. N'importe qui d'autre, sans le moindre doute, me planterait une lame en plein visage.

Car je le mérite. C'est la vérité – ou *une* vérité, en tout cas : celle que je revendique et que j'opposerai, preuves à l'appui, aux journalistes de la Fox News en quête de vérifications qui me bombardent d'e-mails en ce moment même. Je suis l'architecte de la mêlée caliguléenne qui se répand sur les coursives et dans les cellules de Westbrook. Ce dernier numéro de *L'Enclos* doit-il être aussi le dernier chapitre de mon existence ? Un homme peut-il contrôler le récit de sa vie, aussi influent que fût le mien ? Probablement pas. *L'Enclos* s'écroule en temps réel, accompagné par les dernières informations des reporters casqués et hors d'haleine, les déjà quatre-vingt mille tweets, les slogans scandés par les Appels rassemblés sur la pelouse nord, et la slash fiction torride du site TheWildWestbrook.com relatant d'improbables mais croustillantes retrouvailles avec mon McNairy adoré.

Eussé-je été mesquin, rancunier ou du genre à pointer du doigt, j'eusse soutenu que tout était la faute des Latin Kings, accusation étayée par « *Mi corazón en fuego y mi plan de fuga* », le narco-sonnet de Diosito paru dans le volume I, numéro 8 (« Voyages »). Numéro dans lequel figurait aussi, je me souviens, le petit dépliant explicatif où l'on

pouvait apprendre à rouler ses draps pour faire circuler le tabac le long des coursives. Les lecteurs hispanophones ont certainement deviné les intentions des Latin Kings dès la première strophe. Première strophe pour laquelle votre éditeur ne peut que faire part de son agacement à n'avoir pas même eu droit à un seul petit mot amical d'avertissement. Mais j'assume comme il se doit la vindicte publique qui m'est infligée, aussi accidentelles et imprévisibles qu'en furent les causes. Vindicte qui prendra probablement la forme d'une lame en plein visage, ainsi que je l'ai déjà dit. À présent, je souhaite simplement consacrer le temps qu'il me reste à corriger certaines inexactitudes.

À en croire les fils d'information, l'émeute a commencé il y a une demi-heure dans la cour et quelque part au sein du bloc A, avant de rapidement s'étendre. Des images aériennes montrent quatre Frères musulmans, identifiés grâce à leurs keffiehs ensanglantés, abattus dans la pelouse à quelques mètres d'un trou percé dans le grillage au nord-nord-ouest. Des Frères chez qui l'entêtement vient encore une fois rivaliser avec la bêtise. Des clichés #Westbrook postés sur Instagram par des habitants indiscrets révèlent des colonnes de fumée grise s'élevant de plusieurs feux dans le bloc A. Jour de joie pour les pyromanes. Rien pourtant qu'un extincteur mural

n'aurait pu combattre, mais quand on en cherche un, on n'en trouve jamais. Avec la crise, de toute façon, ces choses-là valent de l'or. Les caméras de l'hélicoptère ont aussi repéré un groupe de skinheads – Steve ? on dirait bien Steve – jetant des cadavres de matons par la lucarne de la cafétéria dans une fosse bâclée contre le mur extérieur. Comment ont-ils pu atteindre la lucarne ? Je me demande. Quand ils ne tournent pas en boucle sur le métissage des races, ces gars-là sont inventifs, c'est certain.

La photo de Une du *Huffington Post* montre un drap tendu devant les fenêtres du couloir nord portant un message semble-t-il écrit à la graisse de four : « Sous les pavés, la probation ! » Étant donné l'angle de prise de vue, j'en déduis que l'équipe de télévision a dressé le camp sur la bande de terre pelée au nord-ouest, face à la cour. Les GSSR, vu leur opportunisme inénarrable, ne sont sans doute pas loin. J'hésite à les mentionner (eux et leur acronyme inconnu/« inconnaissable »). Mais passons.

Si vous regardez en ce moment les images de la WXHY, elles vous offriront un bon aperçu du plan de Westbrook. Les lecteurs ont fait état de la dissonance cognitive qui existe entre le Westbrook de l'esprit et celui que l'œil perçoit. La prison est assez similaire à ces anges que les enfants dessinent dans la neige en battant des bras, le bras

gauche formant le bloc A, la tête le bloc B et le bras droit le bloc C, tourné vers l'est. Le dépôt, Times Square et l'infirmierie se trouvant quant à eux dans la poitrine ; les bureaux, le réfectoire et la bibliothèque au niveau de l'entrejambe ; le bloc D et le bloc E figurant les membres inférieurs. Pour les puristes, le parloir du bloc A serait l'aiselle gauche et celui du bloc D la rate. Le Centre Will et Edith Rosenberg pour l'excellence journalistique dans les arts pénitentiaires, le gros orteil du pied droit. (Un gros orteil plutôt providentiel, en l'occurrence, car ce coin reculé du bâtiment m'offrira peut-être le temps dont j'ai besoin.)

D'aucuns parmi vous s'interrogent à raison sur ce fameux bloc F qui a fait tant de bruit. Lequel, pour pousser encore l'analogie, gît une centaine de mètres plus à l'ouest, tel un godillot abandonné. Un bloc tout en poutrelles métalliques et plaques de ciment recouvert d'une bâche usée par les intempéries. Le directeur Gertjens, indémodable optimiste, avait espéré bâtir là une « façade » de luxe destinée aux détenus méritants et, croisons les doigts, au tournage de quelques scènes de *Folsom Fantasia*, de Wes Anderson, fiscalement déductibles. Aux dernières nouvelles, pas un mot de l'administration centrale à Albany : pour l'heure, seul l'abri de jardin signé de la célèbre agence d'architectes DillerScofidio + Renfro est terminé, financé par les dons de l'épouse d'un directeur du



marketing de l'industrie pharmaceutique. Et par des fonds en capitaux que le directeur débloquera une fois parue la critique que l'éminent Michael Kimmelman du *New York Times* doit consacrer à ladite cabane de jardin – situation pour l'instant dans l'impasse. Ayant vu les plans du bloc F, je peux témoigner de l'ambition et de l'envergure du projet, en particulier du motif des longs couloirs en courbe, qui, selon le directeur Gertjens – et je présume qu'il reprend ici les termes du cahier des charges –, « isole le promeneur dans l'espace, loin de son point de départ et de son point d'arrivée ; sans passé ni futur, juste dans le présent ». Un projet si visionnaire que les larmes me viennent et qu'un élan priapique me prend. Je lève mon chapeau aux architectes pour l'empathie spatio-temporelle dont ils font preuve envers les détenus. (Si l'institution devait survivre à la publicité désastreuse que lui cause la présente mutinerie, les droits de dénomination sont toujours disponibles !)

Westbrook est l'aînée des nouvelles prisons de haute sécurité de la zone des trois comtés. Un élément du boom immobilier pour politiciens privés de casinos. Pour l'installation d'un établissement pénitentiaire en périphérie urbaine, la recette est simple, paraît-il : cent ouvriers au chômage et un maire acculé à verser une forte pension alimentaire. J'avoue avoir vécu comme un soulagement mon transfert ici il y a un peu plus de deux ans.

Les décennies d'allées et venues de prisonniers dans ces murs les ont usés jusqu'à l'os, des milliers de messages griffés du bout des ongles lardent toutes les surfaces verticales. Les transferts nous apprennent que davantage de rixes ont lieu dans les institutions plus récentes, comme s'il existait un besoin inconscient d'offrir une histoire et quelques égratignures à des lieux encore vierges. Et la différence entre Westbrook et ces prisons, si je peux me permettre, est la même qu'entre un nid douillet et un simple toit.

Je ne sens pas l'odeur des feux, c'est bon signe. La meute n'a pas envahi le bloc C. Néanmoins, je dois peut-être cet air respirable et limpide à quelque ventilation artificielle. Je vais très certainement avoir le temps de réparer tous mes torts et pouvoir mettre un point final à mon récit des événements tels qu'ils se sont produits.

Ces émeutes suivent toujours la même trame. C'est en tout cas ce que soutient Wilfred, mon confident, fort d'une sagesse acquise au péril de sa vie. Il a survécu à Elmira en 1981, à Pleasant Valley en 1995 *et* en 1999 sans une égratignure. Autant dire que cette vieille branche connaît son sujet.

Dans ces situations, il applique trois principes :

1. Rester cadencé dans sa cellule. Contre-intuitif, absolument, et contraire à toute tentation. Juste au cas où quelqu'un parviendrait par miracle

à gagner la salle des matons et à déverrouiller les serrures, mieux vaut prévoir de nouer un drap roulé entre la porte et les barreaux des fenêtres, doublé si possible pour garantir une tension suffisante. Ah, me répondrez-vous, et le matelas ? Il est juste là ! Bloquez la porte avec un matelas et ils vous enfumeront pour vous forcer à sortir. Et mourir par inhalation de fumée dans une émeute, toujours selon Wilfred, revient à se masturber dans une partouze.

Si l'émeute vous empêche de rejoindre votre cellule, évitez les coursives, les cages d'escalier, les toilettes, les placards, le réfectoire, l'atelier de menuiserie, l'atelier de ferronnerie et toutes les fenêtres. Les agressions à quatre sur un poussent comme du chiendent ; les détenus ont des mémoires d'éléphant.

2. Cacher ses cigarettes sous la paille.

3. Si l'on a la hardiesse de se mettre K.O., c'est un alibi utile pour les enquêtes éreintantes qui suivront les émeutes. Wilfred racontait qu'il y parvenait plus facilement dans sa jeunesse, quand foncer dans un mur suffisait à s'assommer. Les détenus plus âgés pourront donc préférer s'entendre avec un « camarade d'émeute » pour un étranglement réciproque aussi coordonné que possible.

Si je ne me sentais pas tenu d'achever ce numéro de *L'Enclos* / ce plaidoyer que je vous adresse, je me glisserais volontiers sous le bureau en position fœtale et, serrant mon cou jusqu'à perdre connaissance, je m'offrirais le plus enchanteur des repos. J'ai de la chance d'avoir pu gagner la médiathèque. Je me rasais lorsque j'ai entendu l'appel. Parti de Times Square, celui-ci s'est répandu telle une version caféinée du jeu du téléphone arabe, un détenu après l'autre, parvenant à mes oreilles sous cette forme : « Jefe a lancé une coupe sur le tas ! C'est une meute ! » Je n'ai pas exigé ni attendu qu'on m'éclaire. Parfois, il faut juste attraper sa serviette, s'essuyer les joues en vitesse, boutonner sa combinaison – je pratique ma toilette quotidienne à demi dévêtu, pour la liberté accrue de mouvement – et évacuer le bloc E sans demander son reste. Mes détracteurs, je le crains, pourront se gausser de moi une dernière fois, car le quart manquant à mon collier de barbe donnera assurément à mon cadavre l'air d'un individu mentalement irresponsable, malgré l'abondante littérature attestant de l'inverse. Cela dit, mes assassins me cogneront peut-être avec une telle ardeur à la tête, au cou et au visage que les dindons de la farce, pour finir, ce seront eux.

En y repensant maintenant, je me demande si j'ai fait part des conseils de Wilfred à McNairy. Je ne compterais assurément pas sur Wilfred pour